

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

# LA MAISON DES QUATRE-AS

(Suite)

## CHAPITRE VI

AH ! LE BON BILLET !

Au son du timbre électrique de la porte d'entrée, le garçon de bureau s'étira péniblement, et, comme à tous les visiteurs :

— Vous désirez, Monsieur ? dit-il au nouvel arrivant :

Puis reconnaissant un des habitués de la Banque :

Je vous demande bien pardon, Monsieur de Marquet : je ne vous avais pas reconnu, ajouta-t-il tout honteux.

— Villeroy est à son cabinet ?

— Oui, Monsieur...

— Il n'y a personne ?

— Personne, vous pouvez entrer.

Le garçon s'était levé : il écarta la lourde portière et M. de Marquet pénétra dans le couloir.

Il passa par toutes les portes qu'il connaissait si bien et sur lesquelles se détachaient en relief, des plaques prestigieuses : *Caisse*, — *Renseignements*, — *Contentieux*... et enfin *Cabinet du Directeur*.

A cette dernière il frappa trois petits discrets et une voix répondit : "Entrez."

— Bonjour, mon cher Villeroy.

— Tiens ! M. de Marquet ! Quel bon vent vous amène ? Vos Portugais, sans doute, ou votre Russe.

— Non, c'est une affaire nouvelle que j'hésitais à vous confier, en raison de sa nature délicate, mais que je me suis cependant décidé à vous soumettre, persuadé que vous étiez plus capable que tout autre de la mener à bien.

— Et de quoi s'agit-il ?... Voilà un bien long préambule.

— Voici. J'ai connu, il y a une dizaine d'années, un homme à qui, pour des raisons et dans des circonstances qu'il est inutile de rappeler, je crus devoir prêter une somme de trente mille francs. Fût-ce une imprudence coupable de ma part ? J'en ai peur. Car je n'avais sur cet individu que des renseignements extrêmement vagues. Depuis lors, je suis sans nouvelles de mon débiteur. Le terme stipulé par lui est arrivé. Et je viens vous demander de m'aider à recouvrer cet argent.

— Fort bien, la chose est facile. Avez-vous un titre contre ce débiteur ?

— Oui, ce billet.

— Montrez.

M. de Marquet sortit de sa poche un énorme portefeuille bourré de paperasses et en tira une feuille de papier timbré, sale et racornie, qu'il tendit à Villeroy.

Celui-ci la prit et se mit à lire. Dès les premiers mots, il pâlit.

Mais, craignant que M. de Marquet ne s'aperçût de son trouble, il se leva et sortit, prétextant un ordre urgent à donner et s'excusant d'une façon obséquieuse près de son interlocuteur.

— Faites donc, ne vous gênez pas, répondit ce dernier, vous savez bien que nous sommes entre amis.

Quand il rentra, le directeur de la *Banque Internationale* avait retrouvé tout son sang-froid : il reprit le billet jeté négligemment sur son bureau, le relut une seconde fois, et d'un air affairé :

— Voyons, interrogea-t-il, nous disions que M. Marais vous avait emprunté trente mille francs ? Il habitait alors Paris ? Du moins, c'est le domicile qu'il accusait.

— Parfaitement.

— Savez-vous s'il y habite encore.

— Je l'ignore, l'ayant perdu de vue depuis cette époque.

— Et vous voudriez maintenant retrouver sa trace, et, s'il est possible, rentrer en possession de votre argent ?

— Précisément.

— Eh ! mon Dieu, cela nous demandera peut-être quelque temps. Mais nous avons à notre service des agents d'une telle habileté, que vous pouvez dès maintenant compter sur une solution rapide. Si toutefois vous avez d'autres indications, ne manquez pas de me les apporter. En attendant, ayez bon espoir. Que diable ! Ce monsieur Marais n'est pas introuvable, et à moins qu'il n'ait hérité de l'anneau de Gyges, il n'a pas, que je sache, le don de se rendre invisible.

— M. de Marquet se mit à rire. Puis, regardant Villeroy bien en face :

— Vous êtes un rusé compère, lui dit-il : je suis bien sûr que nous nous entendrons.

— C'est mon plus vif désir et vous savez que je négligerai aucune occasion de vous être agréable. Mais au fait, j'y pense, j'ai reçu hier de Mme de Marquet une carte pour la vente de charité de l'hôtel Continental. J'aurai le regret de ne pouvoir aller moi-même lui porter mon offrande : si ce n'était abuser de votre complaisance, je vous demanderais de lui remettre de ma part.

M. Marquet se confondit en remerciements et en salutations. Puis, comme il avait toujours souci de sa réputation d'homme d'esprit que lui faisaient quelques flatteurs — ses parasites, — il ajouta en prenant le billet de Villeroy : "C'est le banquier des riches qui envoie à celui des pauvres un témoignage de bonne confraternité."

Villeroy sourit et les deux hommes se séparèrent.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Marquet et qu'il fut bien sûr que celui-ci était parti, Villeroy se laissa tomber sur son fauteuil, et les coudes aux genoux, la tête entre les deux mains, il s'abîma dans une profonde méditation.

Le reste de la journée, il se montra inquiet, et manifesta une mauvaise humeur inaccoutumée, malmena ses employés si bien que ceux-ci, à qui rien n'échappait des manœuvres de leur patron, se demandèrent s'il n'y avait pas dans l'air quelque symptôme alarmant.

Villeroy, lui-même, si réfractaire qu'il fût, à toute superstition, voyait un mauvais présage dans l'élément imprévu et mystérieux pour tous qui venait de bouleverser son esprit.

Un seul mot — un nom qu'il croyait enseveli à jamais dans l'oubli et qui venait brusquement de frapper ses yeux — avait suffi pour ébranler l'échafaudage de ses rêves, et l'évocation brutale du passé le faisait à cette heure, désespérer de l'avenir brillant dans lequel il avait naguère tant confiance.

Chose curieuse ! C'était au moment où Villeroy semblait douter de lui-même que le hasard se chargeait de relever son prestige, en le réhabilitant dans l'esprit de celle qui tenait entre ses mains le bonheur de son existence.

En effet, M. de Marquet avait, dès son retour, remis à sa femme la généreuse offrande faite par le banquier au nom des pauvres de son arrondissement, ayant eu soin de répéter la phrase spirituelle qui avait accompagné le don.

En sa qualité de dame de charité, Mme de Marquet avait accepté en souriant le compliment et mis dans une aumônière de velours bleu le billet de banque destiné aux pauvres.

Une réflexion avait complété le geste :

— Vraiment, dit elle, transformée soudain par cette générosité qui la flattait et oubliant sa rancune contre Villeroy, vraiment voilà un homme qui fait bon usage de sa fortune ; par le temps qui court, ses pareils deviennent rares.

— Je vous l'avais bien dit, reprit M. Marquet, tout heureux du revirement qui venait de se produire, comme malgré elle, dans l'âme de sa femme. Je vous l'avais bien dit que Villeroy était digne de l'estime des honnêtes gens.

Puis devenant tout à coup ironique.

— Combien votre lieutenant de chasseurs vous a-t-il envoyé pour votre œuvre.

Piquée au vif, Mme de Marquet ne répondit pas. Elle se contenta de hausser les épaules, tandis que son mari, fier de sa victoire, se frottait les mains en sifflant un air joyeux.

Malheureusement, Villeroy n'avait point assisté à cette scène intime et, les jours qui suivirent son entretien avec le père de Mlle Suzanne, il demeura en proie aux idées tristes qui l'avaient assailli, il était comme démoralisé, et bien qu'il fit tout ses efforts pour ne rien laisser paraître de son état d'âme, il n'avait pu donner le change à son entourage.

L'impossibilité où il se trouvait de dissimuler ses préoccupations froissait son amour-propre, en même temps qu'elle l'inquiétait.

Si quelques indiscrets, interprétant mal sa tristesse, venaient à l'interroger, aurait-il assez d'énergie pour faire contre mauvaise fortune bon visage ? Que deviendrait-il surtout si on poussait la méchanceté jusqu'à le suspecter dans son honorabilité ? Il ne manquait pas d'ennemis, de jaloux, et, pour ceux là, toutes les armes étaient bonnes, surtout celles qui pouvaient atteindre sa vie privée.

Coûte que coûte, il fallait sortir de cette incertitude et, par un grand coup habilement frappé, imposer silence à la calomnie.

Une Société financière, fondée sous le patronage d'hommes politiques influents, parmi lesquels figuraient, au Conseil d'administration, un ancien ministre et plusieurs députés, était sur le point de crouler.

Cette ruine eût porté gravement atteinte au crédit de l'Etat, en disqualifiant des personnalités qui avaient joué et jouaient dans le gouvernement des rôles considérables. Il y allait donc, en quelque sorte, de l'honneur du pays ; il fallait, à tout prix, éviter un scandale.

Seul, un financier pouvait sauver la situation. Villeroy flaira une occasion unique ; il se présenta, et, au risque d'être entraîné dans la débâcle, il offrit sa fortune à ces hommes affolés qui l'accueillirent à bras ouverts.

Il n'était point homme à prêter à qui que ce fût un concours

(1) Commencé dans le numéro du 4 novembre 1899.